

Hervé MARTIN

Requiem pour le foot



Années 50

Un sport parmi d'autres

1

Le foot au village

En cette fin d'après-midi du mois de septembre 1952, une quinzaine de garçons de huit à douze ans disputent une partie de foot acharnée sur la place de l'église de Trégarantec, à proximité de Lesneven, dans le Finistère, sous l'œil bienveillant du recteur, l'abbé Cabioc'h, qui vient de terminer sa journée sacerdotale : un enterrement et un baptême (« un match nul », se dit-il), la lecture du bréviaire dans son jardin (« un excellent entraînement pour apprendre à déborder sur l'aile »), le catéchisme aux enfants et la réponse à un questionnaire de l'évêché sur le comportement moral et l'assiduité aux offices de ses ouailles. « Ils nous la baillent belle, estime-t-il, ces adeptes de la sociologie religieuse, qui nous demandent de distinguer entre les dévots, les messalisants (ceux qui vont régulièrement à la messe), les chrétiens saisonniers (que l'on voit aux grandes

fêtes) et les détachés. Cette dernière catégorie n'existe pas dans ma paroisse. Tous les autres, je les traite globalement, sans faire de différence. Aussi suis-je bien en peine de faire des statistiques ! Je préfère user de mes faibles capacités en arithmétique pour calculer le goal-average du Stade Rennais. » Pour se reposer de ces subtilités ecclésiastiques, le brave recteur bedonnant s'accorde une demi-heure pour regarder jouer les footballeurs en herbe du cru. On ne saurait mieux dire, car ils évoluent sur une place herbue et bosselée, où les buts sont délimités par des arbres. Le but le plus étroit est attribué à l'équipe la moins nombreuse (dans le cas présent, sept contre huit) ou la plus jeune. En l'absence de barre transversale, on s'en remet à la vox populi pour décider si un ballon est « trop haut » ou « dedans ». Pour en juger, on prend aussi en compte la taille du gardien de but, souvent choisi parmi les plus petits des joueurs. Le hors-jeu n'existe pas et les penaltys ne sont accordés que dans les cas les plus flagrants, quand l'attaquant est victime d'un croc-en-jambe délibéré. Ces règles admises, on se lance à corps perdu dans la partie, sans ménager ses forces ni ses sabots de bois, les fameux *boutou coat*, qui s'entrechoquent bruyamment, se fendent et parfois se brisent, quand ils ne se perdent pas dans les branches des arbres. Gare à celui qui rentrera à la maison avec des sabots cassés ! Les pantalons couverts de boue jusqu'aux genoux seront mieux tolérés ! Quoique un peu raides, ils seront

portés jusqu'à la prochaine grande lessive au *doué*, le lavoir collectif. En attendant, que les meilleurs gagnent !

Habitué des tribunes du Stade Lesnevien, distantes seulement de quatre kilomètres, où il arrive à 15 heures pétantes le dimanche, après avoir un peu accéléré le déroulement des vêpres, l'abbé Cabioc'h a l'œil exercé et repère très vite les joueurs qui ont le football dans la peau. Il est frappé par la vivacité du jeune Eugène Kervella, onze ans, un gars du Porléac'h, autant dire de la campagne profonde, par opposition à ceux du bourg. Par ses anticipations, ses tirs et ses passes, il désarçonne et dynamite l'équipe adverse, pourtant plus nombreuse. Au bout d'une demi-heure, l'addition est salée : 11 à 3, de quoi vexer le camp d'en face. Comme « ça rentre comme dans du beurre », le brave recteur, désireux de maintenir la paix au village, siffle la fin de la partie et s'adresse en ces termes à Eugène Kervella : « Tu joues souvent au ballon au Porléac'h ? – Rarement ! Quand je ne garde pas les vaches, j'aide à la ferme ou aux champs. Parfois, en fin de journée, j'échange des balles avec le deuxième valet, en cachette de mes parents, qui ne supportent pas de me voir jouer. En guise de balle, il faut parfois se contenter d'une boule de chiffon ou d'une boîte de conserve. On arrive quand même à faire des têtes et des reprises de volée ! – Eh bien, ça te réussit, mon gars, continue comme ça et l'on parlera bientôt de toi dans les journaux. » Le jeune garçon en reste tout

ébaubi et se demande ce que monsieur le Recteur lui a signifié par là. En tant que *paotr saout*, garçon vacher, *cow boy* breton en quelque sorte, habitué à vivre au cul des vaches, il a simplement laissé parler sa générosité naturelle, il a tout donné pour faire gagner son équipe. Il sait seulement qu'il doit se dépêcher de rentrer à la ferme s'il veut éviter de recevoir son *pegement*, autant dire une engueulade accompagnée de quelques taloches. En principe, il devait se contenter d'acheter du sucre à l'épicerie, il n'était pas prévu qu'il reste jouer sur la place !

Un an plus tard, quand Eugène Kervella entre en sixième au Collège Saint-Ignace de Lesneven, sur la recommandation de son recteur, il est présenté comme un garçon sérieux, travailleur, frotté de latin et porté sur le ballon rond, ce que nul ne songerait à lui reprocher, bien au contraire ! Désormais, il peut s'adonner à son sport favori pendant les trois récréations qui scandent la journée : 20 minutes le matin, 45 minutes après le repas de midi et une demi-heure après le goûter. A l'inverse de la maison familiale, où le jeu était suspect, sauf les dominos le dimanche, au Collège le jeu est obligatoire, pour éviter les conciliabules dans les coins, les jeux de mains et les petits trafics. Le foot est imposé de septembre à Pâques ; ensuite, on a le choix entre le basket, le volley et le ping-pong, considérés comme des sports de printemps. Les ballons, les balles et les raquettes sont fournis par l'institution ; les pions sont chargés de

vérifier que tout le monde joue. Ils participent d'ailleurs eux-mêmes aux jeux, au risque de recevoir pas mal de coups de pied plus ou moins volontaires au cours des parties de foot. Pour notre Eugène, ce régime de loisirs imposés relève du paradis sur terre. Pouvoir consacrer une heure et demie par jour à s'amuser avec un ballon rond, à marquer des buts ou des paniers, c'est le pied pour un *paotr saout*. Adieu veaux, vaches, cochons, couvées ! Ah ces vaches bretonnes de race pie noire, avec leurs plaques de merde collées au cul, qu'il faut empêcher de partir au *breskin* pendant la journée et ramener le soir à l'étable, à grand renfort de coups de bâton ! Quelle puanteur et quel cauchemar ! De quoi maudire les vacances, où il faut revenir à Trégarantec, reprendre le service au cul des bovins et s'entendre dire à longueur de journée que l'on n'est pas là pour jouer. Seul petit avantage : la nourriture est un peu meilleure qu'au collège, le pain plus frais et le beurre moins rance. Quant au reste, vivement la rentrée !

Eugène Kervella s'adapte très vite à son nouveau régime de vie, où il suffit de troquer neuf heures de travail intellectuel journalier et une heure de chapelle contre une heure et demie d'ébattement en toute liberté dans la cour. Le jeu en vaut la chandelle, surtout si l'on y ajoute l'heure de gymnastique du vendredi, agrémentée d'un cross de trois à quatre kilomètres. En revanche, les promenades du jeudi et du dimanche après-midi sont ennuyeuses au possible.

Le cortège des collégiens vêtus d'une cape et coiffés d'un béret bleu marine se traîne, sous la conduite de deux cerbères, jusqu'à l'un des bois qui ceignent la ville, le Duc, le Kernou ou les Iles. Arrivés sur place, il faut tuer le temps jusqu'à l'heure du retour. Que ne ferait-on pas pour échapper à ce pensum ? La voie royale pour y parvenir : faire partie d'une des équipes sportives du Collège et participer aux compétitions UGSEL de foot, de cross et d'athlétisme du jeudi après-midi. Vu sa puissance physique et sa précocité, Eugène Kervella est estimé bon pour l'équipe de foot des Cadets dès la classe de quatrième, à la seule condition qu'il possède une paire de chaussures à crampons ! Sa mère refuse formellement de lui en acheter : « Je veux bien te payer une paire de sabots en plus, mais sûrement pas des chaussures spéciales pour taper dans le ballon ! Elles coûtent 1.500 francs, le prix de cinq mottes de beurre, tu te rends compte ! » Fort heureusement, un ami externe, fils d'un marchand de souliers, tranchera ce nœud gordien en donnant à Eugène sa vieille paire de godasses. Il manque un ou deux crampons de chaque côté, les lacets sont un peu pourris, mais ça fera l'affaire.

Les débuts de Kervella dans le championnat UGSEL du Finistère sont fracassants. Avec beaucoup de naturel et de spontanéité, il enchaîne les buts, il transperce et il humilie les défenses adverses. Très rapidement le jeu de l'ensemble de l'équipe s'organise autour de lui, sans que « l'abbé entraîneur », qui est

un simple accompagnateur, y soit pour quelque chose. Aucun calcul, aucune stratégie en la matière : on sait seulement que, pour gagner, il faut marquer plus de buts que l'adversaire. Le système de jeu à cinq attaquants (un avant-centre, deux inters et deux ailiers) y incite d'ailleurs. Par la force des choses, l'attaquant le plus efficace reçoit un maximum de ballons de ses partenaires. « Kervella la foudre » en bénéficie et ne se fait pas prier pour envoyer les goals adverses aux pâquerettes aussi souvent que possible. La presse locale commence à se faire l'écho de ces scores fleuves : 6 à 0, 5 à 1, 7 à 2. Le jeu est simple, mais requiert beaucoup de vivacité, d'opportunisme et pas mal d'adresse. Il n'y a pas de tactique élaborée, mais des réponses plus ou moins spontanées au système de jeu de l'adversaire. Si ce dernier joue en hauteur, il est habile de jouer à ras-de-terre, ce qui requiert une technique plus élaborée. On peut aussi choisir de jouer en demi-volée, ce qui permet des transmissions rapides et précises du ballon. Aucun calcul savant dans ces adaptations, aucune démonstration préalable au tableau noir, l'exercice reste fondamentalement ludique et spontané. Quant à l'état d'esprit des joueurs, c'est celui qui présidait naguères aux compétitions de soule entre les villages. Deux groupes de jeunes gens se faisaient face, comme deux packs de rugby de nos jours. Il fallait s'emparer de l'éteuf, la boule de cuir remplie de paille qu'on lançait en l'air au début de la partie, et aller la loger au

cœur du camp adverse, en traversant les haies, les jardins, les mares d'eau, les granges et autres bâtiments, et en bousculant les adversaires au passage. Dans cette débauche d'énergie, dont le rugby donne actuellement le spectacle, on cassait nécessairement du petit bois, mais sans méchanceté. On appliquait dans la bonne humeur le principe : « on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs ». L'échange était rugueux, on se frottait mutuellement les oreilles, mais la méchanceté délibérée restait exceptionnelle. Les jeunes mâles déchargeaient avec allégresse leur trop plein d'énergie pour se faire valoir auprès des donzelles du village. Cette dernière motivation était atténuée dans l'univers du foot villageois et scolaire, car la gent féminine était quasiment absente des tribunes. C'était uniquement une affaire d'hommes, dont les femmes se détachaient ostensiblement, en se tenant à l'écart des conversations footballistiques.

Dans son village comme au collège, par son comportement sur le terrain, Kervella incarne la continuité entre la soule traditionnelle et le football. Dans les tournois campagnards comme dans les compétitions scolaires, il est le battant, le fonceur, l'avant-centre né, le fer de lance de son équipe, le goléador qui porte le coup fatal au camp d'en face. Chaque fois, il se donne à fond, sans arrière-pensées, et ses équipiers font de même. Si ses exploits permettent de ramener un mouton ou une coupe en métal gravée d'une inscription commémorative, tout

le groupe se reconnaît dans cette victoire. Au-delà de l'équipe, toute la communauté villageoise ou scolaire soutient peu ou prou ses représentants. S'il arrive que le sort soit contraire, on se bat au moins pour « sauver l'honneur », en évitant que la défaite ne revête des proportions humiliantes. Il est honorable de perdre, à condition de s'être dépensé jusqu'au bout, sans économiser ses forces.

2

Le foot à la ville

Du collège à la ville, les nouvelles circulent vite : en 1956 le bruit se répand que l'équipe junior de l'institution Saint-Ignace abrite un jeune prodige venu de la campagne, un fils Kervella de Trégarantec. Elève de seconde, cadet deuxième année, il joue à l'échelon supérieur en junior, et il y fait des ravages, marquant but sur but dans les compétitions scolaires. Un abbé du collège s'en ouvre à un vicaire de la paroisse Saint-Michel de Lesneven, qui s'honore du titre d'aumônier du Stade Lesnevien : « ça vaudrait peut-être la peine de l'essayer en équipe première, où l'on manque d'un avant-centre efficace, » Se dit-il. Le message est transmis à l'entraîneur du club, un membre de l'illustre famille Kerautret, qui compte dans ses rangs deux footballeurs professionnels. Le Guy Roux lesnevien interrompt son travail un jeudi pour aller voir jouer Kervella dans l'équipe du collège. Son